

ANNA GIURICKOVIC DATO
petite femme

DENOËL

& D'AILLEURS



Petite femme

Anna Giurickovic Dato

Petite femme

roman

Traduit de l'italien par Lise Caillat

DENOËL

Titre original :
La figlia femmina
Éditeur original :
Fazi Editore, 2017.

Cette édition est publiée en accord avec l'agence littéraire Loredana Rotundo,
Milan, Italie et L'Autre Agence, Paris, France.

Tous droits réservés. Il est strictement interdit de reproduire ou transmettre
ce livre, sous quelque forme que ce soit. Cela comprend la photocopie,
l'enregistrement, le stockage et la transmission de données,
sans permission écrite préalable de l'éditeur.

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2018

Couverture : Raphaëlle Faguer.
Photographie : © Gisela Torres / Millennium Images.

À ma mère et à mon père

Et même être ici maintenant m'est loin.

Silvia BRE, *Marbre*

Ça, c'est mon papa

Un dédale de rues en fête autour de la mosquée. Dans le souk l'atmosphère est plus fraîche et aérée. Septembre. Les enfants hurlent, rient, se courent après entre les burqas, les voiles aux tons pastel, les riches touristes, les pauvres gens. Ils se bousculent autour d'un bazar, d'une boutique d'objets de culte, d'une librairie. Un homme croque un *baghrir* et le savoure avec candeur. Un petit garçon sirote un thé à la menthe en prenant des airs d'adulte. Maria a cinq ans, elle regarde les rues illuminées et mange une figue. La prière est terminée et c'est un va-et-vient dense de personnes, de familles et d'amis qui échangent des saluts, des vœux, des cadeaux. Tout l'islam célèbre l'Aïd el-Fitr qui marque la fin du Ramadan. Trois jours de réjouissances mérités après le jeûne. Les parents de Maria sont italiens et vivent à Rabat depuis quelques années seulement, mais ils participent à la joie de cette communauté. Elle marche main dans la main avec sa maman qui la laisse goûter tout ce qu'elle veut. Son papa explique à un couple français le sacrifice d'Abraham. C'est un homme robuste,

grand, beau. Maria s'aperçoit que, quand il passe, les gens le regardent avec respect, briguent ses attentions. Elle sait que c'est un homme important, un diplomate qui travaille à l'ambassade italienne au Maroc. Elle aimerait couper une boucle orangée sur sa tête et la conserver dans sa trousse pour pouvoir dire : ça, c'est mon papa.

« Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils. Mais l'ange du Seigneur l'appela du haut du ciel et dit : "Abraham ! Abraham ! Ne porte pas la main sur le garçon ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique." »

Maria est absorbée par une pensée. Elle est l'unique fille de son père. Si un jour il la ligotait et la couchait sur un autel couvert de bûches, elle ne serait pas surprise. Elle se dit qu'il le ferait en la fixant de ses yeux noirs et sévères, à travers ses cils cuivrés. Elle caresserait une boucle de sa crinière orangée qu'elle a toujours envie et peur de toucher. Elle penserait que si son papa le fait, c'est normal. Elle aime écouter sa voix en tenant la main de sa maman, elle se sent protégée. Il a une voix profonde, sans jamais une hésitation.

Quelques jours plus tôt Maria avait insisté pour que sa maman dorme avec elle. Elle avait dormi d'un sommeil lourd, reconstituant, tranquille. Elle avait rêvé de l'Italie, de Rome, la maison de ses grands-parents, grand-mère qui sert du thé sur un plateau et s'assied à côté de Maria.

« Grand-mère, je voudrais aussi des biscuits.

— Mais, Maria, ils sont là les biscuits. » Seulement le

plateau est vide, il n'y a qu'une tasse en porcelaine remplie de thé. Grand-mère regarde Maria et l'invite à manger les biscuits qui ne sont pas là. Maria feint d'en prendre un, mais entre ses doigts il n'y a que l'inconsistance de l'air, elle se sent stupide et a envie de pleurer. Elle porte la main à sa bouche et ses dents se touchent sans rien pénétrer. Elle continue à mâcher le vide et sur sa langue se propage une délicieuse saveur sucrée, de miel et d'amande. Grand-mère sourit, et elle se réveille. Il est tôt et sa maman n'est plus à côté d'elle.

La nuit, après avoir fait ce rêve, Maria était restée éveillée, elle avait lutté contre le sommeil pour vérifier que sa mère était toujours là, près d'elle. Elle l'avait serrée fort, en utilisant sa poitrine comme oreiller. Puis son père était intervenu : « Apprends à te sentir seule de temps en temps. »

Le soir tombe. Maria, sa maman et son papa saluent le couple français, quittent le souk et s'éloignent de la médina. Le ciel est teinté de rose, avec des traînées jaune canari qui retiennent le soleil en train de descendre derrière un arbre, derrière une maison, sous la ligne d'horizon. Maintenant il fait nuit. Et cette nuit maman ne dormira pas avec Maria. Papa l'attend sur son lit pour lui raconter une histoire. Elle est dans la salle de bains bleue, avec les miroirs, et se lave les dents depuis une demi-heure. D'abord de droite à gauche, puis de haut en bas. Ses gencives saignent, elle se rince et se gargarise sur les notes d'une chanson, *La Vie en rose*. Elle rit. Sa maman, à la cuisine, a fini de mettre dans le lave-vaisselle les assiettes souillées de pastilla et de cous-

cous. Elle entre dans la salle de bains, la prend dans ses bras et lui fait des chatouilles, tandis qu'elle tente de s'échapper en éclatant de rire. Sa maman l'accompagne dans sa chambre, l'embrasse et embrasse son mari, leur souhaite une bonne nuit et les laisse seuls. Son père regarde Maria monter sur le lit. Il est enveloppé dans une tunique en lin couleur tourterelle qui lui sert de peignoir. Il a commencé à lire et elle l'écoute. « Que devrai-je pleurer le plus : ta mort ou cette solitude désespérée... ? »

Maria boit ces paroles, passionnée par la lecture.

« Toutes les petites filles ne sauraient apprécier ce que je te lis. Tu es spéciale, Maria, tu es une petite fille très spéciale. »

Maria baisse ses paupières en se laissant pénétrer par la voix puissante de son père qui résonne dans la chambre, entre les tapis marocains et les abat-jour en papier. Elle est spéciale, une petite fille très spéciale. Son père l'observe du coin de l'œil, sans doute pour s'assurer qu'elle reste attentive, qu'elle ne s'endorme pas. Il ferme le livre en laissant un doigt au milieu pour marquer la page. Il se penche sur sa tête, l'embrasse sur le front et à la naissance des cheveux, là où le duvet blond des enfants est perlé de sueur. Une main froide s'étend sur son corps, chatouille son flanc. Maintenant elle passe sous l'élastique de son petit pantalon en coton jusqu'à toucher son ventre. D'instinct elle se dégage, sa lèvre supérieure tremble. Elle ne veut pas contrarier son papa, c'est une petite fille spéciale. Très spéciale. L'homme pose le livre, éteint la lumière et Maria voit disparaître dans le noir ses reflets orangés. Son

corps s'approche de celui de l'enfant. L'homme est ému au contact de sa peau délicate, repose sur elle tout son poids et Maria retient sa respiration. Elle n'arrive pas à gonfler son thorax, elle reste en apnée. Les mains de son père glissent dans sa petite culotte et Maria éprouve une sensation étrange, de chaleur et de tristesse. Elle écoute cette sensation qui ressemble à une chanson : *Quand il me prend dans ses bras, il me parle tout bas, je vois la vie en rose...* Se rappeler les paroles. C'est la chanson préférée de sa maman. La fenêtre est entrouverte et un vent léger agite les rideaux. Maman dit que ce tissu coûte très cher. Son père caresse ses parties les plus intimes d'abord lentement, puis avec détermination. Pas l'ombre d'un nuage, le ciel est étoilé. Le corps d'un homme qui frémit, bouge, crée cette chaleur que Maria ne connaît pas, qu'elle ne devrait pas connaître. Puis il s'arrête, s'abandonne. Elle ne sait pas pourquoi, ne sait pas ce qui se passe, mais n'a pas le courage de le demander, de demander à sa maman le sens de ce moment. Son papa ajuste sa tunique et lui dit bonne nuit. Il ne l'embrasse pas, cette fois, et s'en va vite. La porte se ferme. Durant quelques minutes Maria reste immobile. Puis elle vérifie que tout est en ordre, remonte son pyjama et se recroqueville sur le côté, comme un œuf. Elle allume sa veilleuse et essaie de s'endormir, maintenant elle n'a plus peur.

Tu te souviens des fleurs ?

Aujourd'hui Maria a treize ans, le visage dur, les cheveux longs et bruns. Ses yeux sont petits mais vifs, parfois ils ont l'air sévères ; parfois, en revanche, ils sont naïfs et désarmés. Alors, je ne peux pas la regarder sinon mon cœur se brise dans ma poitrine. Tout de suite après les événements qui ont bouleversé notre vie, nous sommes retournées à Rome. Elle ne dort jamais. La nuit elle erre dans le couloir sombre et, sans avoir conscience du rapport entre son corps et l'espace, elle heurte les murs bruyamment. Il arrive qu'elle se fasse mal et jure. Il y a quelques jours elle s'est cogné la tête contre l'angle du mur qui sépare les chambres de la salle à manger et a hurlé de rage. Il devait être quatre heures du matin quand je l'ai trouvée par terre : son visage était couvert de sang parce que le cadre d'un tableau avait pénétré la chair au-dessus de sa pommette. Comme chaque fois qu'elle se blesse j'étais terrorisée, je ne pouvais pas regarder la plaie sans souffrir, comme si j'avais moi aussi un morceau de bois enfoncé dans la joue, et j'ai pensé : Cet œil est le mien, c'est moi qui ai fait cet œil

magnifique. Elle s'est nettoyée toute seule, il n'y avait pas besoin de point de suture ; elle est allée se recoucher et n'a plus quitté son lit jusqu'au matin. D'habitude, cependant, elle se cogne en douceur, tel un fantôme qui se traîne là où il trouve de la place. J'ignore ce qu'elle cherche, si elle ne dort pas parce qu'elle est inquiète ou parce qu'elle a peur, ou si au contraire, la nuit, le fait de m'entendre respirer fort dans mon sommeil, le silence et la maison qui semble vide lui procurent une sérénité irrésistible. Souvent j'entends le bruit des assiettes, des tiroirs ouverts puis refermés sans aucune délicatesse. Le lendemain matin la vaisselle est sale, et je retrouve sans dessus dessous tout ce qui auparavant était en ordre. Elle a gardé ses yeux doux de petite fille. Dans ses réponses brutales, qui me blessent et m'affligent, je reconnais une grande méfiance envers autrui. Si je lui offre mes bras elle me regarde avec lassitude et s'écarte, agacée, toutefois je sens dès le premier « non » qu'elle regrette. Elle a besoin de mes bras, c'est un médicament. Il y a sept ans nous sommes retournées vivre à Rome pour faire comme si le passé n'avait pas existé. Des lieux différents, qui ne portent pas le poids de ce qui est arrivé, pour faire grandir ma fille loin des violences commises et subies. Mais le passé semble flotter au-delà de l'espace, s'insinuer pervers dans les instants que nous aurions préféré réserver à la joie.

Tôt le matin je vais au café, j'ai ainsi tout le temps de lire le journal devant un cappuccino. Si je me suis réveillée de bonne heure, je fais quelques pas et descends les escaliers du pont Saint-Ange. Je marche le long du Tibre

à l'eau crémeuse, vert bouteille. C'est sans doute la pollution qui lui donne cette couleur, ou les hauts platanes dont les branches ploient pour se mirer dans l'onde. Au fond, même ce qui est laid peut me sembler beau si je le regarde d'un bon œil. Je me promène, le soleil est encore doux, il filtre à travers les feuillages. D'ici peu il cognera fort et les murailles en travertin changeront de teinte. Pour l'heure elles sont opaques, mais bientôt, majestueuses et blanches, elles se dévoileront dans toute leur splendeur et à nouveau je penserai : Voilà, ça, c'est Rome. Maria est-elle réveillée ou va-t-elle rester au lit jusqu'à midi ? Je pourrais presser deux oranges, acheter une brioche, ouvrir les volets et lui dire : « Bonjour, trésor, dehors c'est l'été. » Je marche encore un peu sur la berge, peut-être jusqu'au pont Milvius, et je joue à reconnaître les arbres, celui-ci est un sureau noir, celui-là un orme champêtre. À cet endroit, la végétation est plus dense, je pourrais m'allonger sur une dune d'herbe et mettre mon visage au soleil, ça me ferait du bien. Si par hasard un cormoran passe, quel bonheur ! Hier matin, par exemple, j'ai vraiment cru voir un couple de martins-pêcheurs, avec leur dos bleuté. Et quand l'un d'eux s'est envolé en faisant un grand tour avant de revenir sur sa branche (qui sait s'il voulait m'impressionner), j'ai vu sur ses ailes de magnifiques reflets verts et j'ai pensé : Mon Dieu que c'est beau, comment rentrer à la maison maintenant ? Pourtant il faut bien rentrer à la maison, et si quelqu'un dépend de nous, alors raison de plus pour ne pas rester à rêvasser à la vue d'un oiseau aux ailes colorées, d'un moineau ou d'une corneille. Alors je fais demi-tour,

avec la sensation toutefois que ma place est ici, finalement, là où le Tibre devient sauvage et où, en se promenant, on ne foule plus le travertin mais un tapis de branchages et de boue. Là où on songe en regardant ses chaussures mouillées : Vous savez quoi ? Je vais les retirer et marcher pieds nus, et s'il ne fait pas trop froid je nagerai même un peu. Si je me dépêche, j'arriverai peut-être avant que Maria soit réveillée et je pourrai lui apporter son petit déjeuner au lit, comme ça elle me sourira et je serai heureuse moi aussi. Non, il est neuf heures, elle n'est sûrement pas réveillée, elle a dû s'endormir il y a une heure ou deux. Et elle risque de me rabrouer. Je me tourne une dernière fois vers le fleuve et imagine une petite fille avec les cheveux bruns au carré, des cailloux dans sa main. Elle tape des pieds, veut rester encore un peu et lancer ses cailloux jusqu'à ce qu'un, au moins, fasse deux ou trois ricochets à fleur d'eau, mais sa maman semble agacée et aimerait lui laver les mains. Le fleuve dont je me souviens est très différent du Tibre. D'un bleu pâle, il se hérissé au passage de la barque à rames rouge et jaune. Assises sur un banc, deux femmes ont la tête couverte, la terre a la couleur du couchant et les cris des mouettes se mêlent au bruit des voitures qui filent sur la route voisine. Je le reconnais ce fleuve, c'est le Bouregreg. La petite ne peut être que Maria, elle a les yeux noirs comme des olives et une énergie débordante. La maman c'est moi, les cheveux épais et bruns, courts comme je les portais il y a quelques années. Nous attendons mon mari, il est allé au souk acheter deux *baghrir* au fromage de chèvre, à nous partager. Cet après-midi me revient comme une pho-

tographie. Le soir Giorgio devait partir pour Rome, voir sa mère qui s'était cassé une hanche et ne pouvait plus bouger. D'habitude c'était elle qui venait à Rabat, elle adorait le Maroc et ses couleurs, elle disait qu'à peine descendue de l'avion elle sentait l'odeur de cette terre. L'odeur de menthe surtout, car c'est celle du thé que les Marocains boivent à chaque repas, quels que soient la saison et le moment de la journée. Adele était belle, elle ressemblait à Maria, les yeux de jais et le nez affilé. Elle était grande, avec des formes délicates et des gestes gracieux. Elle n'a jamais coupé ses cheveux, ramassés en un chignon blanc qui tombait mollement sur sa nuque. Quand elle flânait dans Rabat, cherchant de beaux tissus à rapporter en Italie, elle se faisait offrir un thé dans toutes les échoppes où elle entrait. « Ici, impossible de refuser, ils se vexent, tu sais ? » me disait-elle chaque fois pour justifier ses retards. Nous l'attendions pour dîner, et elle buvait une gorgée par-ci une gorgée par-là, nous donnant du souci parce que le ciel s'assombriait et qu'elle avait malgré tout un certain âge. J'étais souvent seule et, quand Adele arrivait, la maison était en fête. Certains après-midi, Maria feignait d'être malade pour ne pas aller à l'école et nous « jouions » toutes les trois à la cérémonie du thé. Grand-mère, vêtue de noir avec une robe longue jusqu'aux chevilles, un collier de perles dans le décolleté et les cheveux attachés, disait : « Ce n'est pas un jeu. Le rituel du thé est une chose très sérieuse. » Alors elle mettait l'eau à bouillir en demandant à Maria de préparer la théière. Dès que l'eau était chaude, Adele en versait un doigt sur les feuilles de thé, pour qu'elles s'ouvrent bien,